Les 7 péchés capitaux – Éditions du Cerf

« Paresseux ? » J’assume. « Gourmand », mais je sais me retenir. « L’avarice », je l’exècre ; plutôt prodigue. « Coléreux ? » Trop et pas assez. « La luxure ? » Comment aimer la vie sans s’y adonner un peu ? « Orgueilleux ? » Oui. « Envieux ? » Pas tant qu’on pourrait le craindre... Je mets au défi les lecteurs de cette belle collection aux éditions du Cerf de ne pas établir pour eux-mêmes cette petite liste. Tous ces péchés concernent chacun d’entre-nous, avec des variations d’intensité et des sensibilités différentes. Considérer comme des péchés ces aspects fondamentaux de la psyché humaine dépend de nos croyances ; la lumière ou l’obscurité qu’ils nous apportent relève souvent du dosage. Croyant ou pas, chrétien ou d’un autre dogme, la liste établit par Évagre le Pontique, au ive siècle, de ces péchés dit capitaux, d’abord huit puis sept, imprègne presque malgré nous la société qui a construit autour d’eux des attentes quasi collectives auxquelles l’individu accepte de sacrifier… ou s’y refuse.

L’originalité réside dans le choix de la collection d’avoir confié, non à des théologiens, mais à des auteurs différents, un seul des sept péchés capitaux. Chacun s’est emparé de ces tentations avec sa sensibilité, son écriture, ses références. Il y a de la fiction (*La posture du pécheur*, de Céline Curiol*; Chère*, de Cécile Ladjali*; Mémoire d’un avare*, de Louis-Henri de La Rochefoucauld), de l’essai (*Toutes les colères du monde*, de Linda Lê*; Du ressentiment*, de Mathieu Terence), du pastiche et de l’essai dans *Post tenebras lux*, de Laurence Nobécourt, et un mélange de fiction, de poésie, d’essai, de journal dans le joliment complexe *Regardez-moi jongler* de Laurent Nunez. Si la variété de ton et la diversité générique ne suffisaient pas, la découverte d’une génération d’auteurs est un nouvel argument pour savourer ces livres. Six m’étaient jusque-là inconnus et je le regrette. Seul Laurent Nunez m’était familier pour l’érudition curieuse de *L’énigme des premières phrases* (Grasset, 2017).

Ils peuvent se lire séparément ou comme un tout. Je les ai lus d’une traite, les uns à la suite des autres, noircissant de citations et longs extraits dix-sept pages d’un carnet de notes. Drôle ou plus sérieux, souvent subversif, chaque texte dégaine ses propres attraits pour nous prendre dans les rets de la tentation ou nous en dégager, si ce n’est pour toujours, au moins le temps d’une agréable et studieuse lecture. Après tout, Julien Gracq l’écrivait déjà : « Le monde, Aldo, fleurit par ceux qui cèdent à la tentation. » (*Le Rivage des Syrtes*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 830.)

Marc Decoudun

MOTS-CLÉS : « Anthropologie » ; « Avarice » ; « christianisme » ; « Colère » ; « Envie » ; « Évagre le Pontique » ; « Gourmandise » ; « Jeunes auteurs » ; « Luxure » ; « Orgueil » ; « Paresse » ; « Péchés capitaux » ; « Tentations » ; « Vertus »

LIENS :

Céline Curiol, Cécile Ladjali, Laurence Nobécourt et Laurent Nunez parlent de la collection des sept péchés capitaux sur France Culture :

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-salle-des-machines/celine-curiol-cecile-ladjali-laurent-nunez-et-laurence-nobecourt-le-gout-du-peche>

Louis-Henri de La Rochefoucauld, Laurence Nobécourt et Laurent Nunez sur RFI :

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/religions-du-monde/20210226-les-7-p%C3%A9ch%C3%A9s-capitaux-sous-le-regard-de-7-%C3%A9crivains?fbclid=IwAR1dIPNj-Gnc82uCx0Lgf0R0pLB363PvCb3JoYPvtbsq3aRiZN0jri2BVKI>

Mathieu Terence sur RFI :

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/religions-du-monde/20210219-le-grand-roman-de-l-humanit%C3%A9-d-eric-emmanuel-schmitt>

Pour aller plus loin à propos des péchés capitaux :

<https://www.franceculture.fr/emissions/le-journal-de-la-philo/le-journal-de-la-philo-du-mardi-01-janvier-2019>

La paresse – *La posture du pêcheur* – Céline Curiol

Passer des journées entières à lire, est-ce là manifester une grande paresse ? Une rassurante comparaison me vient spontanément à l’esprit. Ne vaut-il pas mieux, enfoncé dans un confortable fauteuil, passer ses journées à lire qu’à avaler, sans faim, des séries sans fin vautré sur le canapé ? Il y a une telle dépréciation de la paresse ou, pour le dire autrement, de l’inactivité, que tous les moyens sont bons pour se réconforter. Même les analogies les moins honnêtes. Peut-être que la lecture est une activité paresseuse, mais elle l’est moins qu’autre chose. Je savoure l’oxymore « activité paresseuse »… On pourrait être actif et paresseux ? Une paresse active donc. « Et si la paresse n’existait pas ? Si elle n’était qu’un concept inventé pour faire peur aux esprits indisciplinés et retors ? […] Être traité de paresseux, la honte ! » (p. 55) note justement la narratrice dans *La posture du pêcheur*.

La paresse ne cesse dans ce récit d’interpeler Lise, sans emploi depuis quelque temps. Oh, la paresse des autres, bien sûr ! Il y a d’abord cet inconnu sur un quai qui, manquant la poubelle, ne songe pas à ramasser son papier. Agacée, Lise finit par ramasser le déchet… et rater son tramway. Elle ne peut souscrire au jugement hâtif de son amie Karen, à qui elle raconte l’anecdote, pour qui « les mecs sont juste de gros paresseux ! » (p. 19). Celle-ci s’inquiète davantage pour son fils, Pacôme, licencié en géographie. « Ne pas travailler, c’était être… paresseux – donc fautif » (p. 27). Comme Pacôme. Comme Lise.

De discussions avec Karen en procrastinations plus ou moins assumées, la réflexion de Lise se prolonge, s’affine. Incapable d’installer elle-même une nouvelle lampe, depuis un an qu’elle l’a achetée, elle sollicite en vain l’aide d’un voisin tandis qu’elle s’efforce d’aider Pacôme à « se trouver ». Comprendre : à trouver un emploi. Elle relève quelques-unes des contradictions collectives qui entourent la paresse. Dans une société où l’activité est la règle, ne rien faire permet de se soustraire à l’injonction du groupe majoritaire. Le paresseux est rejeté, puisqu’il donne « l’impression de faire le malin en ne se conformant pas aux mêmes obligations que les autres. » : « Dans ce contexte, le travail s’apparentait à une corvée et la paresse, au seul moyen de s’y soustraire » (p. 55).

Dans un même geste, il semble à la fois maudit et bénit par Yahvé. Or, la langue française semble frappée elle-aussi de cette double injonction contradictoire (*double bind* en anglais). Des locutions populaires semblent ainsi célébrer le « rien faire », comme « se la couler douce, prendre la vie comme elle vient, ne pas se casser la tête… Autant d’expressions qui incitaient à lézarder cependant que la paresse conservait sa mauvaise réputation. À croire qu’elle était contagieuse, exploitant, pour se propager, un penchant naturel des êtres humains qui, s’il n’était pas fermement combattu, les corrompraient et les gâteraient jusqu’à causer leur perte » (p. 61).

Les Romains, au contraire, valorisaient ce temps libre appelé *otium*, consacré à la méditation ou aux activités studieuses. L’*otium* s’opposait au *negotium*, le temps des affaires, qui a donné notre « négoce ».Difficile de ne pas considérer que certains états de farniente ne sont pas actifs. J’ai tendance à penser – et les lecteurs que vous êtes en conviendront certainement – que la lecture est, contre les apparences, de tous les loisirs un des plus actifs.

Un des talents de Céline Curiol réside dans l’art de la parabole. Le récit fictif n’est ni didactique ni injonctif. Les tergiversations de Lise nous montrent notre propre paresse, celle que nous ne voyons pas, quand nous la déplorons chez les autres. « Lise en venait à la conclusion que la paresse n’était pas tant répugnance au travail qu’oubli de soi… ». Il y aurait donc des paresses négatives, le « laisser-aller » et d’autres productives : celles nécessaires à la création, celles qui précèdent l’action. Pendant les récents confinements, nous avons tous constaté l’effort que pouvait prendre des gestes simples, se vêtir, se coiffer ; autant de marques d’oubli de soi. En même temps, la lecture a connu l’année dernière un regain d’intérêt et un tsunami de vidéos créatives a submergé nos écrans. Ce serait là, la bonne paresse.

Tout est une question de mesure. Encore faut-il la trouver. La fin énigmatique ou suggestive de *La posture du pécheur* ne cessera de travailler le lecteur.

Marc Decoudun

Curiol Céline, *La posture du pêcheur*, édition du Cerf, Paris, 2021, 128 p., 12 €.

MOTS-CLÉS : « Anthropologie » ; « Christianisme » ; « Évagre le Pontique » ; « Parabole » ; « Paresse » ; « Péchés capitaux » ;

LIEN :

Céline Curiol, Cécile Ladjali, Laurence Nobécourt et Laurent Nunez parlent de la collection des sept péchés capitaux sur France Culture :

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-salle-des-machines/celine-curiol-cecile-ladjali-laurent-nunez-et-laurence-nobecourt-le-gout-du-peche>

La gourmandise – *Chère* – Cécile Ladjali

Il en faut parfois peu pour se sentir bien disposé à l’égard d’une lecture. Le titre déjà, pour traiter de la gourmandise. *Chère* et non pas « chair », celle que l’on retrouve dans « faire bonne chère à quelqu’un ». Le mot vient du latin *cara*, qui désigne le visage. « Chère » désigne d’abord le visage disposé à accueillir autrui. Et, par métonymie, ce qui sert à l’accueil. L’expression « faire bonne chère » signifie donc faire bon accueil avant de désigner la nourriture qu’on propose. Il reste à savoir l’identité de cet étranger accueilli… Le sous-titre ensuite : « Ekphrasis d’un triptyque de Jérôme Bosch ». J’étais conquis. Un, la peinture de Jérôme Bosch est absolument fascinante. Deux, les sonorités du mot « triptyque » me donnent un léger frisson de plaisir (comme le mot « retable » ; je n’ai pas d’explication). Trois, l’ekphrasis, avec un beau -k, lettre dont l’usage trop rare en français a le charme de ce qui est singulier. Emprunté au grec, le mot désigne simplement en rhétorique une description vivace. Merveilleuses minutes de plaisir contemplatif sur la page de titre, qui me faisaient savourer en avance celles à venir.

Pourtant, on ne peut pas dire que l’histoire soit amusante. Si l’on sourit, c’est d’un sourire jaune (comme, du reste, la couverture). Cela commence bien, dans le vignoble bordelais, à l’occasion du mariage de Cyril, fils de la famille Burdigala, producteur d’une émission de télé, faut-il le préciser, culinaire bien sûr. Tant pis si personne ne se souvient de ce prétendu cousin Ariel qui vient d’arriver pour la noce. Il y a le père, Eugène, chirurgien plastique. Adèle, la mère, refaite par les mains de son époux qui la trompe pourtant avec ses clientes. Et Alix, qui tire de son anorexie une supériorité sur la gloutonnerie familiale. Tous oublient, dans le festin, le drame familial enseveli dans la propriété. Le cadeau apporté par le mystérieux cousin risque de les surprendre.

Mauriac moderne, Cécile Ladjali nous invite à décortiquer le péché de chère de la bourgeoisie bordelaise. L’orgie est à table, sur l’eau, partout, quand après le repas, les convives embarquent pour une promenade sur l’étang du domaine. Évidemment, le festin s’y prolonge jusqu’à la nausée. « L’orgie à bord n’est autre que le lamentable tableau de la solitude de chacun. » (p. 51.) Les Burdigala ont tout ; rien ne leur manque de la réussite et de l’argent. Ils pourraient être des princes des temps modernes, à moins que, trop modernes justement, ils ne confondent jouir et dévorer. Profiter et exploiter. Manger et bâfrer. Alix se distingue, mais encore est-ce par dépréciation de la chair : « Vous retenez tout. […] Vous êtes prisonnière de votre chair » (p. 87), lui répond Ariel.

La gourmandise, lorsqu’elle ne souffre aucune retenue, devient mortifère, pour soi comme pour autrui. Elle est une négation de la vie elle-même. « Votre gourmandise manifeste ou rentrée est l’expression de votre pulsion de mort, de votre propension à l’holocauste. » (p. 117.) Au banquet de la vie, les Burdigala ne savent pas se tenir, se retenir. Car cette ekphrasis, brodée à partir du *Triptyque du vagabond* ou *Triptyque du pèlerinage de la vie* de Jérôme Bosch, est une parabole. Elle ne condamne pas la gourmandise. Elle déplore ses excès et ceux qui plongent dans la gourmandise comme d’autres dans un bain au lait d’ânesse. Or, « la Gourmandise est un péché que l’on peut pardonner car maîtrisée, elle entretient un certain rapport avec le raffinement et l’éducation » (p. 117).

La lecture de *Chère* nous enfonce dans l’enfer de la table. Le lecteur est prisonnier du livre, petit enfant condamné à demeurer à table jusqu’à ce que son plat soit terminé. Représentation aussi fascinante que répulsive, l’apologue ressemble aux gargouilles des églises, aux tableaux infernaux de Bosch ou à *L’Enfer* de Dante. Les images frappantes nous détourneraient du chemin du vice et nous conserveraient dans le droit chemin de la vertu.

Le sens de la mise en scène de Cécile Ladjali ravit et entraine avec appétit le lecteur au bout de ce dernier banquet sans fin. L’autrice s’amuse même à faire apparaître les autres auteurs de notre collection. Sans épuiser le sujet, inépuisable, de la gourmandise et du péché, son approche stylistique, un rien évocatoire, ouvre notre curiosité pour son œuvre littéraire, dans laquelle nous aimerions plonger corps et âme.

Marc Decoudun

Ladjali Cécile, *Chère*, éditions du Cerf, Paris, 2021, 128 p., 12 €.

MOTS-CLÉS : « Anthropologie » ; « Christianisme » ; « Évagre le Pontique » ; « Gourmandise » ; « Péchés capitaux » ;

LIEN :

Céline Curiol, Cécile Ladjali, Laurence Nobécourt et Laurent Nunez parlent de la collection des sept péchés capitaux sur France Culture :

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-salle-des-machines/celine-curiol-cecile-ladjali-laurent-nunez-et-laurence-nobecourt-le-gout-du-peche>

L’avarice – *Mémoires d’un avare* – Louis-Henri de La Rochefoucauld

Des sept opus, *Mémoires d’un avare* est à mon sens le plus drôle. Ces mémoires fictives de François Cassette, le plus grand critique gastronomique français, sont d’une drôlerie et d’un cynisme qui rappelle les meilleurs mots de Voltaire, Talleyrand ou Sacha Guitry ! C’est bien la seule bonne chose que François ait sorti de sa cassette : une confession honnête (donc aveuglée) de son parcours d’avare cupide qui, à dix-neuf ans, décide, sans effort mais par tous les moyens, de devenir riche.

Louis-Henri de La Rochefoucauld ne néglige rien, pas même sa dédicace à Félix Grandet, merci Balzac. Pourfendeur des avaricieux, il n’oublie pas le conseil que Molière empruntait déjà à Horace, *Castigat ridendo mores*. Et s’il ne parvient pas à nous corriger de notre avarice, au moins nous aura-t-il fait rire. Car le vice ou le péché semble toujours, chez les autres, plus prononcé et plus ridicule. François Cassette avoue être touché par le personnage d’Harpagon : « Ça me chagrinait qu’on en fasse un personnage burlesque, qu’on le tourne en dérision. Il fallait être un nanti, pour lui jeter la première pierre » (p. 20).

Or, des sept péchés capitaux, seuls l’avarice et l’envie se dissimulent. Les gourmands se désignent volontiers, les coléreux éclatent sans retenu, les paresseux reconnaissent à demi-mot ce plaisir d’autant plus voluptueux que coupable. Un avare ne l’est pas puisque ses raisons d’économiser seraient motivées par le bon sens. Les *Mémoires d’un avare*, prenant cette disposition à l’envers, marquent leur originalité. Il est avare et fier de l’être. « Contre la mondialisation heureuse à laquelle personne ne croit plus, il y a une radinerie vertueuse. Ne me déplaçant qu’en France, je ne prenais quasiment pas l’avion. Je gardais les mêmes mocassins des années. Je ne jetais rien. Je recyclais au maximum. Je polluais peu la planète. Mon avarice était écologique. J’étais un Harpagon bio ! » ose-t-il même affirmer page 129.

François Cassette renverse un autre adage, « À père avare, fils prodigue ». D’un défaut à l’autre, comme dans tous les textes autobiographiques, le mémorialiste commence par son enfance. Auprès de ce père chrétien, d’une générosité sans borne et qui a dilapidé la fortune de son épouse, se trouverait l’origine de son avarice. « Il aimait donner. De ce cancer, il n’a jamais guéri. » (p. 13.) Comme modèle, François préfère son oncle, qui avait lui aussi épousé une femme riche. Craignant qu’on lui reproche un mariage d’intérêt, « vêtu de pulls rapiécés aux coudes et de pantalons de velours râpés, ne partant jamais en vacances et dînant de soupes industrielles, il ne dépensait pas un centime » (p. 19).

Il est possible que je me trompe mais l’avarice est le seul vice auquel on ne trouve aucun aspect positif. En cela, *Mémoires d’un avare* serait le seul livre de la collection à ne présenter aucun revers. L’économie n’est pas de l’avarice, a fortiori quand on est dans la nécessité. Le personnage de François Cassette nous fait rire ; son humour nous le rend presque sympathique, voire attachant. Il est pourtant un monstre d’égoïsme, de cynisme et de méchanceté. Après la mort de son épouse, richissime héritière, il admet sans détour son soulagement : « J’avais trente-trois ans et j’étais veuf : je ressuscitais » (p. 71). Il faut lire, avec une cruelle délectation, la manière dont il arrive à faire pitié à un de ses locataires au chômage en retard dans ses loyers. Pour un peu, on le plaindrait ! Ou encore le mauvais tour qu’il joue à un de ses neveux pour son mariage à qui il avait promis de payer la noce, à la seule condition qu’on ne prononce aucun discours…

C’est bien là le drame du lecteur et tout le talent de Louis-Henri de La Rochefoucauld. Dans la pièce de Molière, on rit d’Harpagon autant pour son avarice que de la manière dont il est joué par les autres personnages. Ces mémoires sont, en quelque sorte, amorales : la morale disparaît au profit du rire cruel et froid. Malgré l’Avant-propos (fictif), François Cassette réussirait presque à emporter l’assentiment du lecteur. Pas tout à fait quand même. Il en ressort le très diffus malaise d’avoir un plaisir coupable. Catharsis expiatoire ? Ce n’est pas impossible. Le contraire de l’avarice se révèle dans la générosité, dans le don. Sommes-nous toujours aussi généreux que nous pourrions nous le montrer ? Évidemment, je n’ai pas la fortune de François Cassette. Je pourrais peut-être commencer par donner ou prêter mes livres, les faire circuler…

Tout compte fait, non.

Marc Decoudun

La Rochefoucauld Louis-Henri (de), *Mémoires d’un avare*, éditions du Cerf, Paris, 2021, 136 p., 12 €.

MOTS-CLÉS : « Anthropologie » ; « Avarice » ; « Christianisme » ; « Cynisme » ; « Évagre le Pontique » ; « Péchés capitaux » ;

LIEN :

Louis-Henri de La Rochefoucauld, Laurence Nobécourt et Laurent Nunez sur RFI :

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/religions-du-monde/20210226-les-7-p%C3%A9ch%C3%A9s-capitaux-sous-le-regard-de-7-%C3%A9crivains?fbclid=IwAR1dIPNj-Gnc82uCx0Lgf0R0pLB363PvCb3JoYPvtbsq3aRiZN0jri2BVKI>

La colère – *Toutes les colères du monde* – Linda Lê

De tous les péchés capitaux, je redoute la colère. Enfant colérique, il me reste de ces colères l’impression d’une dissociation, d’une schizophrénie plus importante que la simple distance entre le moi présent et le moi passé. Les Grecs de l’Antiquité auraient pu parler de fureur, mais il me faut l’honnêteté de dire qu’elle n’était en rien inspirée par les dieux. Par un diable alors ? La foi demeure une expérience que j’ignore.

Avec Linda Lê, nous quittons la fiction pour un essai érudit qui multiplie avec subtilité et une rare intelligence des références hétéroclites. Ainsi, saint Grégoire, Molière ou Zola côtoient le groupe Rage Against the Machine, le peintre Ferdinand Holder ou les cinéastes Eisenstein ou Werner Herzog. Les nombreux et courts chapitres de *Toutes les colères du monde* parcourent les multiples visages que, successivement, peut prendre la colère. Et si chacun de nous était, à juste titre ou non, sans arrêt en colère ?

Je pense à une très chère amie d’hypokhâgne, poétesse des platines, chez qui je décelais un jour ce feu intérieur perpétuel, foyer continuellement alimenté dans lequel elle forge une poésie résolument féministe. La colère serait-elle devenue nécessaire « quand, dans un monde sans Dieu, on écrit afin de se rappeler à lui, protester contre sa désertion, contre son silence devant le mal » (p. 38) ? Tout le chapitre d’où est extrait cette citation, « Des irascibles et de leurs ambiguïtés », me rappelle le livre de Job. Job est un homme juste au service de Dieu. Celui-ci accepte pourtant que le Satan mette sa foi à l’épreuve. Job endure la perte de ses biens, celle de ses enfants et de son épouse, les souffrances de la maladie, les reproches de ses amis. Il se soumet à tout, mais le cri d’une humanité souffrante lui échappe et s’élève vers Dieu « Je crie vers Toi et tu ne réponds pas ; / je me présente sans que tu me remarques. / Tu es devenu cruel à mon égard, / ta main vigoureuse sur moi s’acharne » (Jb 30, 20-21).

La colère peut donc être un moteur, un souffle, un feu qui ne dévaste pas tout sur son passage, « un incendie qui ravage intérieurement » (p. 72). L’indignation le nourrit parfois. Celle du « J’accuse » de Zola dans le camp des dreyfusards, exemple de colère juste. Sainte colère, écrivait la philosophe et théologienne Lytta Basset dans un de ses ouvrages (*Sainte colère*, Fayard / Labor et Fides, 2003). Et pourtant, ce sentiment entretient toujours une méfiance. Sentiment ou attitude ? Lequel est un péché ? On peut se défier de la colère, condamnée par Jean Cassien, « qui dicte des paroles enflammées et conduit à des comportements excessifs, à la limite du fanatisme » (p. 72).

Toute l’ambivalence de ces péchés dit capitaux réside dans ce que, trop humains, ils aident l’humanité à survivre et, non contrôlés, ils l’entraînent dans des excès condamnables. Linda Lê le relève, « il y a de la volupté non seulement à exploser et à faire voler en éclats l’harmonie tant vantée par les stoïciens, mais aussi à penser contre soi, avec l’idée que c’est dans les ruptures, les failles, qu’il est possible de trouver le chemin vers ce qui nous mène hors de nous-mêmes » (p. 86). Qu’en est-il des conséquences ? Considérant notre histoire, la Révolution française peut être pensée comme l’embrasement d’une saine colère face à l’inégalité profonde de la société d’Ancien Régime, mais ses excès ont conduit à une véritable terreur. Comment faire entendre la justesse de « toutes les colères du monde » qui s’élèvent de toutes parts ? Toutes les colères du monde sont-elles, elles aussi, sans retour ?

Merveilleusement intelligent et alerte, *Toutes les colères du monde* ne nous impose aucune vérité, aucune thèse absolue. Manière d’être au monde ou fureur incontrôlable ? « Trait distinctif du héros » ou « signe de faiblesse » (p. 29) ? La composition de Linda Lê trouve le moyen d’accompagner le lecteur dans une réflexion qu’il lui appartient de conclure ou de ne pas conclure, chacun selon sa mesure.

Marc Decoudun

Lê Linda, *Toutes les colères du monde*, éditions du Cerf, Paris, 2021, 136 p., 12 €

MOTS-CLÉS : « Anthropologie » ; « Christianisme » ; « Colère » ; « Essai » ; « Évagre le Pontique » ; « Job » ; « Péchés capitaux » ;

La luxure – *Post tenebras lux* – Laurence Nobécourt

De tous les péchés, la luxure est bien sûr celui qui excite le plus l’imagination et les attentes. Peut-être est-ce moi. Le seul mot de luxure entraîne à sa suite une odeur de soufre et de stupre, des images d’orgies débridées ou d’ambiance feutrée d’une maison close d’un autre temps. Laurence Nobécourt nous prend à rebours, entre l’essai et la poésie, avec un verbe évocatoire, dès le début. C’est une femme qui parle, ou plutôt La Femme, le Féminin : « Voudrais-tu te dire, Ô toi, Féminin obscur et merveilleux ? / Se pourrait-il que ta complainte, un jour, soit enfin entendue et reçue ? ».

Partant d’Évagre le Pontique, le moine qui établit la liste des péchés capitaux, la voix féminine s’empare de l’origine du mot, « la *luxuria* : du latin *luxare*, “déboîter”. La luxure est une luxation de l’âme » (p. 20). De cette blessure originelle découlerait nos maux et la suite d’interrogations de cet essai poétique : le péché viendrait de cette dislocation entre le corps et l’âme, le plaisir et le désir. Ce serait une erreur de croire que le sujet entrainerait la réflexion du côté des idées les plus gauloises. Rien n’est plus éloigné de la grivoiserie que le texte de Laurence Nobécourt. « Je n’ai jamais pu croire à la gaité des libertins, ce sont de tout petits enfants meurtris qui grimacent des plaisirs corrompus et navrés, tandis qu’en eux l’innocence fait le trottoir en espérant un peu d’amour », affirme-t-elle page 32. Si la luxure est une faim insatiable qui se dévore elle-même, elle permet d’apprendre à se connaître.

Alternant les passages de réflexion et une langue poétique, *Post tenebras lux* s’engage volontiers et avec une indéniable délicatesse, dans un pastiche du Cantique des cantiques, dont on retrouve les formules bibliques et la volupté d’un désir triomphant. L’apostrophe « Ô Adonaï », qui revient plusieurs fois, inscrit le texte dans une quête spirituelle à la sensualité voluptueuse. « Ô par mon corps d’Occident, mes courbes d’Orient, je t’ai appelé pour que tu habites la vérité crue de mes flancs, cette noce en moi qui est plus qu’une soif, une présence, mon seul accomplissement » (p. 35). L’adresse à Dieu interpelle aussi l’homme, plus largement, l’humanité. À propos du fratricide biblique originel d’Abel (Gn 4, 1-16), l’essayiste répond à Caïn : « Homme, tu es responsable de ce premier frère que tu es pour toi-même, responsable de sa haine et de son ombre » (p. 39).

La luxure ouvre donc la voie à une quête ontologique, un désir d’être, véritable travail spirituel de construction et de déconstruction. « Il n’y a d’épousailles qu’intérieures, de communion à autrui qu’à mesure de l’unité en soi » (p. 40). Par son sexe, le féminin s’élève. « La sexualité n’est pas divertissement, elle est accomplissement et travail ». La sexualité mène au désir, à l’union en soi et à l’extérieur de soi, à la communion des âmes, car « l’unité nous est accès seulement par la multitude. Et la différence qu’elle suppose : cette présence de l’autre définitivement autre » (p. 96). « Le manque est le Graal, la source d’abondance et notre unique bien », précise-t-elle encore, dans une philosophie traditionnelle du désir.

Quelle poésie ! Quelle écriture sensuelle ! Laurence Nobécourt recrée dans le verbe les gestes de l’amour : « par une syntaxe de caresses et de bouches faire de tout baiser une grammaire » (p. 51). Les gestes qui blessent, qui abaissent l’âme dans la fornication et une pratique de la sexualité comme sensations fortes, peuvent être une étape dans le désir… d’autre chose. « Est-ce d’avoir connu la confusion jusqu’à la répulsion qu’une soif de clarté nous en délivrera ? » s’interroge-t-elle page 78. Il faut recréer les mots et les gestes qui apaisent, qui guérissent et élèvent l’âme. « Nommer, voilà ce qui doit être : être non pas seulement procréateur par le sexe mais créateur par le verbe, c’est ce à quoi la sexualité en amour nous appelle » (p. 50).

La sexualité peut être le lieu d’une réconciliation du moi, une libération de son véritable désir ontologique et la guérison de cette luxation de l’âme. « Et ainsi, loin de toute procréation, l’Éros est une création propre à l’Homme libéré de ses exigences animales qu’il révèle à sa finalité : la sexualité est une prière. » (p. 40).

Marc Decoudun

Nobécourt Laurence, *Post tenebras lux*, éditions du Cerf, Paris, 2021, 136 p., 12 €.

MOTS-CLÉS : « Anthropologie » ; « Cantique des cantique » ; « Christianisme » ; « Essai » ; « Évagre le Pontique » ; « Luxure » ; « Péchés capitaux » ;

LIENS :

Céline Curiol, Cécile Ladjali, Laurence Nobécourt et Laurent Nunez parlent de la collection des sept péchés capitaux sur France Culture :

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-salle-des-machines/celine-curiol-cecile-ladjali-laurent-nunez-et-laurence-nobecourt-le-gout-du-peche>

Louis-Henri de La Rochefoucauld, Laurence Nobécourt et Laurent Nunez sur RFI :

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/religions-du-monde/20210226-les-7-p%C3%A9ch%C3%A9s-capitaux-sous-le-regard-de-7-%C3%A9crivains?fbclid=IwAR1dIPNj-Gnc82uCx0Lgf0R0pLB363PvCb3JoYPvtbsq3aRiZN0jri2BVKI>

L’orgueil – *Regardez-moi jongler* – Laurent Nunez

Y-a-t-il plus grand orgueilleux que l’écrivain ? Ou est-ce encore de l’orgueil de poser l’écrivain comme le plus grand des orgueilleux ? Le serpent se mord la queue, répondrait Laurent Nunez. À écrire sur l’orgueil, où que l’on regarde, de l’orgueil encore. L’orgueil ! Celui des écrivains, celui des simples mortels, ces autres… Toute action n’est-elle pas la manifestation de l’orgueil ? L’Ecclésiaste nous prévient pourtant « Vanitas vanitatum, omnia vanitas » : « Vanité des vanités, tout est vanité » ; ou dans la traduction d’André Chouraqui, plus proche de l’hébreu : « Fumée des fumées, tout est fumée. » Voici que l’orgueil me reprend.

Cioran aurait dit (il l’a d’ailleurs peut-être écrit) que faire quelque chose est déjà une intention vaine. Alternant l’orgueil le plus outrancier pour ne pas être feint à une humilité trop absurde pour être sincère, *Regardez-moi jongler* est un hybride générique. Du récit au journal de confinement, de l’essai à la poésie et au carnet de voyage, le lecteur se demande quel est ce livre qu’il lit. Et pourtant, l’ensemble fait sens. La superbe de l’écrivain vient peut-être de ce miracle-là : quel est ce métier d’assembleur de mots, les mots que chacun utilise, et qui pourtant, sous sa plume, forment un sens inédit ? « Comment peut-on ressentir une telle fierté, alors qu’on a juste placé quelques mots les uns à la suite des autres ? » s’interroge justement Laurent Nunez (p. 24).

À rédiger ces petites chroniques, je crains d’être concerné à double titre, lisant les livres des auteurs et écrivant à leur propos. L’essayiste ne s’y trompe pas, reprenant Pascal, « *la vanité est si ancrée dans le cœur de l’homme* que tu rêves peut-être de te saisir *admirablement* d’un livre, de le comprendre intégralement et jusqu’entre ses lignes » (p. 30). Touché. « Tu rêves […] de l’épuiser en quelque sorte, avant de le ranger dans ta bibliothèque, ce beau livre devenant un simple bouquin, inutile enfin, exsangue. » Encore touché. « Quel fantasme ! Tout en lui serait passé en toi. Le consommant, tu l’aurais consumé. » Touché, coulé !

Convoquant tour à tour avec érudition Homère, Duras, Napoléon, Flaubert, Barthes et Valéry, l’auteur ressence « les grands écrivains qui se voient petits » (Virginia Woolf à propos de *Flush*: « Oh, quel gaspillage – quel gâchis ! »), les orgueilleux modestes (Fitzgerald, « Je parle avec l’autorité de l’échec »). Et puis il y a Baudelaire (« Je ne connais à ma mère qu’un seul défaut, c’est qu’elle n’aime pas ma littérature ») ou Duras, qui dans un même élan fait preuve d’une humilité prétentieuse  : « *L’Amant*, c’est de la merde. C’est un roman de gare. Je l’ai écrit quand j’étais saoule » (p. 31 à 35). On s’amuse jusqu’au paratexte qui, à la place de l’habituel « Du même auteur », présente « Du même orgueil » une bibliographie accompagnée de citations laudatives dans les médias. L’humour, sans aucun doute, permet de dégonfler les têtes, de sortir de soi pour ne pas trop se prendre au sérieux.

Entre les chapitres, le lecteur aura l’agréable surprise de découvrir un recueil de poèmes, « Le Domaine interdit », touchant de simplicité et tout aussi ludique que le reste du livre. Véritable appel au sens et au double sens, le poème « L’adolescent orgueilleux », par exemple, offre un manifeste poétique dans lequel se reconnaissent et se confrontent la lecture des grands poètes :

« Créons d’autres sensations sans plus attendre  
Pour que flambe le feu qui dormait sous la cendre  
Entrelaçons les sens Entrelaçons les mots  
Sculptons notre stupeur dans un nouvel écho  
Plus sonore et têtu que les Correspondances  
Entraînons la raisons dans l’infernale danse  
  
Ouvres les yeux  
Chaque parfum a son sosie  
Voici venu le temps d’aimer la poésie »

Le chapitre IV pourrait faire lever un sourcil au lecteur le plus dubitatif, « Le secrétaire de l’Intérieur. Journal de confinement ». Il aurait tort. L’humour, la sensibilité et la brièveté du chapitre surpassent largement notre désir d’échapper à cette situation sanitaire que nous connaissons tous depuis un an.

Véritable hommage aux figures littéraires qui le hantent ou avec lesquelles il cohabite, Laurent Nunez, dans une parenthèse essentielle et humble (p. 78), rappelle ce que devrait toujours être la lecture : laisser la place à l’autre. Laissons-le donc conclure :

« (Lire, tout au contraire, c’est se déchausser, pour ne rien salir. Admirer la voile blanche de la page. Et c’est être guidé par les morts. Lire, c’est chercher Ariane, se confier au Minotaure, vivre dans le labyrinthe – joliment le décorer.) »

Marc Decoudun

Nunez Laurent, *Regardez-moi jongler*, éditions du Cerf, Paris, 2021, 144 p., 12 €.

MOTS-CLÉS : « Anthropologie » ; « Christianisme » ; « Confinement » ; « Écriture » ; « Écrivain » ; « Essai » ; « Évagre le Pontique » ; « Journal intime » ; « Orgueil » ; « Péchés capitaux » ; « Poésie » ;

LIENS :

Céline Curiol, Cécile Ladjali, Laurence Nobécourt et Laurent Nunez parlent de la collection des sept péchés capitaux sur France Culture :

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-salle-des-machines/celine-curiol-cecile-ladjali-laurent-nunez-et-laurence-nobecourt-le-gout-du-peche>

Louis-Henri de La Rochefoucauld, Laurence Nobécourt et Laurent Nunez sur RFI :

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/religions-du-monde/20210226-les-7-p%C3%A9ch%C3%A9s-capitaux-sous-le-regard-de-7-%C3%A9crivains?fbclid=IwAR1dIPNj-Gnc82uCx0Lgf0R0pLB363PvCb3JoYPvtbsq3aRiZN0jri2BVKI>

L’envie – *Du ressentiment* – Mathieu Terence

Il serait malhonnête de dire au lecteur que chaque livre de cette collection est meilleur que le précédent, s’il les lit, comme moi, dans l’ordre alphabétique du nom de l’auteur. Ce serait faux – tous sont excellents et très différents les uns des autres – et j’ai résisté lors de leur lecture à l’autre tentation, celle de partager directement sur les réseaux sociaux les nombreuses citations recopiées. Et encore, me suis-je restreint à relever des extraits, parfois assez longs, et non à recopier l’intégralité de ces ouvrages. Toutefois, le livre de Mathieu Terence m’a paru, de la collection, le plus sombre et le plus englobant sur le monde actuel. Servi par un style incisif, *Du ressentiment* ausculte avec une précision de médecin légiste le mal de notre époque : le patient croit encore à la salvation alors que le mal est déjà généralisé. Mais de l’envie, péché attribué à l’essayiste, au ressentiment, quels seraient les liens ?

Le mal vient de plus loin. L’auteur relève avec justesse que l’envie est « le seul péché qui ne peut faire ressentir aucune jouissance. Rien ne l’assouvit, c’est une bouche qui se dévore sans cesse » (p. 27). Elle est aussi un des péchés auquel succombe le diable. Car il l’affirme sans sourciller dès le début, « je crois à l’existence du diable » (p. 12). Du diable, il est question dans cet essai ; en le lisant, j’avais en tête Al Pacino dans *L’Associé du diable*, démon au sommet du monde à la tête d’une société d’avocats, mais qui se confond dans le métro avec le commun des mortels. Précisément, « le diable se bâfre de notre certitude de nous tenir à l’écart de lui » ; Baudelaire déjà, dans son poème en prose (presque une nouvelle) « Le Joueur généreux », sentait que « la plus belle des ruses du diable est de vous persuader qu’il n’existe pas ! ».

Le diable existe, invisible, parmi nous, corrompant d’autant mieux nos mœurs et nos cœurs que nous n’y croyons plus. « Si “Dieu est mort”, le diable prospère » (p. 23). Envieux, il s’est donné du mal pour façonner les hommes à son image. Tandis qu’il « dérivait dans le désert » (p. 12), Jésus a résisté aux assauts du démon. Mais le mal a depuis « changé de visage ». La tentation dans le désert « éclaire les raisons qui ont fait de l’Envie l’adjuvant décisif de l’époque moderne sous la forme du ressentiment » (p. 12). Remarquable trouvaille ! De l’envie au ressentiment, l’humanité consumériste sombre, chacun regrettant ce qu’il n’a pas, reprochant à l’autre ce qu’il possède, et même ce qu’il est. Car « l’envieux est rongé par la rage de s’approprier ce qui lui paraît lui revenir et qui, par malchance ou par injustice bien sûr, est le propre d’un autre » (p. 36), ce qui engendre le ressentiment. Quand l’avoir et le paraître remplacent l’être, le devenir, la cendre de la rancœur le nourrissent. Pour l’envieux, « se battre pour quelque chose veut dire se battre contre ceux qui pourraient l’avoir. “Se battre” est encore trop, pour lui qui vit sa mélancolie comme le supplément d’âme assorti à sa garde-robe » (p. 57-58).

Cette vision sans concession du monde contemporain rejette, dos à dos, capitalisme et communisme, qui « broient la personne dans le creuset de la société qu’ils génèrent » (p. 92). Dans ce monde global, « désormais l’alimentation, les loisirs, les mœurs […], les médias de gouvernement uniformisent voire *confondent* des milliards d’individus à un rythme jamais observé » (p. 62). L’envieux n’entre en relation à l’autre que pour nourrir sa rancœur de ce qui lui échappe, mais ce qui lui échappe, c’est ce que l’on voit partout. « Tous différents, certes, *mais de la même façon* » (p. 62).

Il est facile de constater, que nos villes mêmes finissent par se ressembler, illuminant des mêmes enseignes nos visages ébahis de consommateurs baba. Dans la ville de province où je rédige cette chronique, l’expression extatique se lit partout à la perspective que puisse un jour s’installer en centre-ville une célèbre enseigne de mauvais cafés édulcorés et hors de prix. Mais puisque les autres dans les plus grandes villes, à la télévision, s’y rendent, tout le monde demande sa part, puisque « la mode est le premier commandement à suivre » (p. 62). Dans un système pyramidal, celui qui est au milieu regarde au-dessus de lui, tout en jetant des coups d’œil inquiets en-dessous. « Obtenir que celui à qui on accorde des miettes se voit comme privilégié aide à se réserver le plat de résistance en entier » (p. 65).

À la lecture de ce livre, les solutions ne sont pas nombreuses, en dehors de tout renverser. Les arts, bien sûr, la philosophie, la littérature, et cet hommage final, appuyé et remarquable à un « poème politique » (p. 101), le film de Robert Bresson, *Le diable, probablement*. Peut-être plus encore que par l’éducation, ce sont les artistes qui élèvent les consciences et dessillent les regards, rendant, enfin, l’humanité libre, délivrée de l’envie et du ressentiment. « La vexation qu’inflige l’indépendance à la servitude volontaire est cuisante » (p. 87).

Marc Decoudun

Terence Mathieu, *Du ressentiment*, éditions du Cerf, Paris, 2021, 128 p., 12 €.

MOTS-CLÉS : « Anthropologie » ; « Christianisme » ; « Envie » ; « Essai » ; « Évagre le Pontique » ; « Péchés capitaux » ; « Ressentiment » ;

LIEN :

Mathieu Terrence sur RFI :

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/religions-du-monde/20210219-le-grand-roman-de-l-humanit%C3%A9-d-eric-emmanuel-schmitt>